

Mon amie la Saône

Cela fait maintenant plusieurs lunes que mon ventre se fait chatouiller par la pluie. Les petites créatures à deux pattes s'activent toujours autant sur mes flancs. Ils sont bâtisseurs et ingénieux, alignant sans relâche des pierres. De mon lit, j'ai une vue imprenable sur une colline. Quand les Hommes en toge blanche longent mes rives, je les écoute avec attention. De ce que j'ai compris, ils construisent Lugdunum et l'édifice à colonnes s'appelle un temple. J'aime bien ces humains, ils se penchent souvent vers moi et, avec une grande délicatesse, recueillent un peu de mon eau pour s'en oindre, comme pour se purifier. Je suis fier qu'ils me tiennent en si haute considération. Que je sois au cœur de leur vie. Mais, ce bonheur s'estompe peu à peu et je vois que tout change brutalement. Les pierres, autrefois immaculées, se sont ternies et les Hommes, si attachés à moi, m'ont délaissé. À présent, j'entends le son régulier d'un dôme de métal qui vibre dans mes oreilles. Ces Hommes-là ne me respectent pas, me souillent sans vergogne. Je n'ai plus rien à admirer, ni à écouter... Dans cette étrange solitude, je me suis fait une amie, la forêt. Lorsque je suis morose, le bruit du vent dans les feuilles me calme et celles-ci m'offrent une douce ombre lorsque le soleil me brûle.

Le temps passe, rien ne change vraiment pour moi, pour les Hommes, oui. Ils grandissent, leurs bâtiments aussi, leurs maisons de pierres crasseuses s'allongent vers le ciel comme les arbres. Ils sont heureux de nouveau, comme des enfants, et la nuit il n'y a plus cette obscurité pesante, juste des lumières, de la musique et des danses effrénées sur les berges. Cette euphorie me gagne aussi, j'oublie petit à petit l'âge d'or où j'étais dieu et celui où je n'étais rien que spectateur, pour un âge de fer et de rouille où j'aide ces hommes si ingénieux. J'ai de nouveau un but. D'autres bâtiments ont poussé dans la ville comme autant de fleurs dans un champ, les hommes y entrent par dizaines et alors ils se mettent à cracher des volutes de fumées noires pestilentiels. Un jour, ils se sont tous regroupés autour d'un pont de métal, célébrant une sorte de calèche immense, brillante sous le soleil et dont, de la bouche, s'échappaient des nuages, piquants et noirs. Ils y ont disparu et l'étrange animal a démarré sous les acclamations de la foule, je ne comprends pas vraiment ce que c'est mais ça me semble merveilleux. L'immense chenille est revenue quelques jours plus tard, et un des oiseaux migrateurs, se posant souvent près de moi pour faire halte, m'a dit que les Hommes aussi commençaient à voyager, à migrer vers des contrées plus chaudes, même si étrangement ils ne partaient jamais longtemps et revenaient bien souvent pour la neige et le froid. Ces oies et canards ont beau

pester contre ces humains illogiques je les trouve pour ma part si habiles. Leurs progrès vont toujours plus loin, je suis dépassé. Je vais alors trouver refuge, lors de ces moments de doute, près de ma forêt, ma vieille amie, maintenant si grande, je lui raconte tout et elle m'écoute, silencieuse. Une nuit, alors qu'un bateau fumant glissait vers la mer, je la questionnai : « Voistu les Hommes grandissent, ils m'utilisent pour voyager, ils inventent et découvrent. Ils rêvent. Moi aussi je rêve. Pourrais-je voyager un jour ? » Seul le murmure du vent dans ses feuilles me répond.

Depuis maintenant plusieurs années, la vie suit paisiblement son cours, entre moments d'agitation majeure et de grande tranquillité. Hélas, cet été fut le dernier où la ville connut autant de joie. Quand l'automne fut venu, elle n'était plus la même. Tout était morne. Quand mes amis poissons m'expliquèrent que la "guerre" avait commencé. La "guerre", comme le disent les humains, est effrayante. Durant plusieurs saisons, je ne réalisais pas la gravité des événements. Aujourd'hui, j'entends retentir des explosions de toutes parts. Je vois des engins kaki à roues transporter des hommes aux visages blêmes par paquets et des affrontements laissant derrière eux un ou deux corps inanimés. Mais le plus affreux reste ce hurlement que j'entends sans arrêt et qui me hante. Dans une langue qui m'est étrangère et suivi d'un geste rigide du bras vers le ciel, il marque le début de la violence et de la haine. Les ponts qui me traversent s'écroulent en moi dans un bruit sourd. Ils ne sont malheureusement pas les seuls à plonger dans mon lit. Je suis maintenant rempli de sang, d'os et de chair morte. Mon eau si claire et si belle d'habitude est devenue un cercueil à ciel ouvert. Je regarde le temps passer malgré la sensation de paralysie en espérant que tout cela cesse et que tout redeviendra comme avant.

Ils ont coupé mes bras. Mon amie la Saône, qui me rejoignait auparavant et dont j'appréciais tant la compagnie, a disparu et les Hommes l'ont recouverte de cette matière dure et grise qu'ils utilisent pour m'entraver. Je suis meurtri, séquestré, je ne m'appartiens plus. Je souffre tant que la douleur brouille mes sens, je disparaissais peu à peu. Les Hommes ne viennent plus chercher la fraîcheur sur mes berges, ils restent dans leurs bâtisses et utilisent des machines qui réchauffent le dehors mais refroidissent l'intérieur. Un cormoran me l'a dit, lorsque je voyais encore des oiseaux. Les derniers sont partis pour des cieux plus cléments, souvent morts de faim et d'intoxication après avoir essayé de se nourrir de déchets qui me recouvraient. Quant aux poissons, cela fait plus de dix saisons chaudes que l'un des leurs n'a effleuré mon courant.

Ma forêt est morte après une lente agonie. Les arbres sont morts aussi, les uns après les autres, leurs souches desséchées s'affaissent dans mon lit. Je crois que je vais m'en aller, partir pour un dernier voyage vers la mer et la tranquillité, me diluer dans l'immensité de l'eau. J'utilise mes dernières forces. Je traverse des paysages desséchés que j'espère ne jamais revoir. J'y suis presque ! J'arrive ! Mais... un grand barrage interrompt mon courant. De l'autre côté, j'aperçois la mer, couverte de barques métalliques, des bâtiments gris ont couvert les plages. Je n'y arriverai pas, je le sais. Mais ce n'est pas si grave, mon monde n'est plus de ce temps et ce temps n'est plus le mien. Je vais m'évaporer, au moins, là-haut, je serai tranquille.